

La grande parenthèse

(Suite)



Tout quitter et parcourir les océans ! C'est le rêve que poursuit **Réné Van Bever** et son équipage familial. Après avoir évoqué les prémices du voyage, les premières joies de la navigation hauturière mais aussi ses inévitables avatars (Y.S. n°877), Caredas pointe désormais son étrave vers Cipangu, l'autre mythique extrémité du monde... En route donc pour la traversée de l'Atlantique...

EXTRAITS CHOISIS

TRAVERSÉE DE L'OcéAN ATLANTIQUE, BRÉSIL, GUYANE FRANÇAISE, TRINIDAD ET TOBAGO



vendredi 3 décembre 1999. C'est le grand départ. Nous appréhendons cette longue traversée de 2.200 milles qui nous fera passer dans l'hémisphère Sud par le fameux « pot au noir ». La



propagation des ondes est excellente dans l'atmosphère puisque nous entrons en contact VHF avec nos amis du voilier « Les crêtes », parti 24 heures avant nous et à 120 milles de notre position. Nous glissons dou-

cement sur les eaux du delta du Sine Saloum (Sénégal) en recherchant un passage entre les bancs de sable. En pleine mer, c'est un vent mou, un spi mou, une mer molle qui nous attendent. Ivan inaugure ses 2 nouveaux rapalas qu'il perd aussitôt par la faute d'une pirogue passant trop près sur notre arrière. Il est rouge de colère et hurle des insanités. Comme à chaque début de navigation, nous ne sommes pas en forme, apathiques, nauséux sans être malades. Nous ne faisons rien !

Durant les 2-3 premiers jours, nous restons en contact radio avec quelques voiliers du rallye. Les conditions sont pénibles, le vent tombe régulièrement et laisse Caredas sur une mer désordonnée. Les voiles bat-

tent et donnent des secousses violentes à la mâture. Raymond de « Huit-huit » veut vendre son bateau immédiatement et demande si c'est encore loin l'Amérique.

Nous n'osons pas user trop de fuel car c'est le début de la traversée et nous ne savons pas ce qui nous attend. Comme je l'avais prédit, au bout de 72 heures, il n'y a plus personne au bout du fil et nous sommes seuls au milieu de l'Atlantique. Mais la forme et le moral reviennent et le rythme des longues traversées s'installe à bord : pêche, confection du pain, cours du CNED, préparation de petits plats, manœuvres, lecture, musique et sieste. Car nous faisons les quarts à deux. Au petit matin, les enfants qui viennent de passer une bonne nuit ne manquent pas d'énergie et sont demandeurs. La pêche est bonne (maquereau espagnol, bonite, coryphène, thon...) et le restera tout au long de la traversée.



Le 6 décembre, j'ai des crampes au ventre qui s'intensifient. Le 7, je suis vraiment malade et nous contactons par standard C le CCMM (Centre de Consultations des Marins en Mer) ainsi que notre gentil médecin traitant, le Dr Franckx. Il me faut prendre des antibiotiques. Heureusement que notre pharmacie est extrêmement bien fournie. D'ailleurs, je suis certain que lorsque mon pharmacien reçoit un mail de Caredas et donc pense à nous, son visage s'éclaire d'un grand sourire. Et hop, un beau thon se prend à la ligne de traîne. Ivan se réjouit déjà de pouvoir le décapiter et le nettoyer. Nous l'appelons « le boucher ».



Le 8 c'est l'anniversaire de Bine. Une belle surprise l'attend sous la forme de 3 merveilleux messages d'amour (dixit l'intéressée) et d'un repas royal : brochettes de thon marinées avec pâtes aux herbes italiennes. Le 9, nous touchons une ligne de grains orageux. De gros cumulo-nimbus sombres apparaissent, c'est le

« pot au noir ». La nuit est fatigante, à slalomer entre les grains, avec l'aide du radar. Je suis toujours mal. Le second souffre des mêmes symptômes, quoique atténués. L'eau avec laquelle nous avons rempli nos cuves à Dakkar, même traitée et bouillie pourrait en être la cause.

Jusqu'au 11, c'est le même programme : pas de vent-vent-grains-pas-de-vent-vent etc... avec des rafales parfois à 20 nœuds, parfois à 35.

Le 12, les dauphins surfant dans la vague d'étrave annoncent des jours meilleurs. Je vais enfin mieux et nous touchons les alizés de SE. Nous sortons de la zone sensible et le « pot au noir » n'aura duré que 2 jours pour nous. Fortuitement, nous sommes en contact radio, sans l'avoir en vue, avec un voilier français « Riolo » dont la destination est également Bahia. Les vacances VHF avec Maude et Jean-Claude sont un réel bonheur. Comme c'est bizarre de converser avec des gens que l'on n'a jamais vus. On se les imagine gros, grands, chauves, poilus ou malingres sans oser leur demander.

« Bonjour, Jean-Claude, on voulait te demander un truc. Manon pense que tu es gros alors que je pense que tu es grand et maigre. Et Ivan imagine que tu es très vilain avec des boutons... »

On verra bien à Salvador !

À 18H, le 12 décembre, nous franchissons la « ligne » (le passage de l'équateur). C'est un grand moment pour un marin. Il est fêté dignement avec champagne et rituels en tout genre, à la gloire d'Eole et de Neptune. Bine et moi avons retrouvé notre ligne

de 20 ans. Caredas marche du tonnerre au près bon plein et nous lâchons, malheureusement, « Riolo ». Mais Manon, qui subit de temps à autre les affres du mal de mer, en a marre. Elle rêve de dimanches d'hiver dans une maison bien stable...

Le 15, l'alizé de SE se transforme en NE, bizarre mais tant mieux. Nous retrouvons le portant et la vie change. Le temps s'écoule lentement à l'abri du taud de soleil.

Le 15, l'alizé de SE se transforme en NE, bizarre mais tant mieux. Nous retrouvons le portant et la vie change. Le temps s'écoule lentement à l'abri du taud de soleil.

Le 15, l'alizé de SE se transforme en NE, bizarre mais tant mieux. Nous retrouvons le portant et la vie change. Le temps s'écoule lentement à l'abri du taud de soleil.

Le 15, l'alizé de SE se transforme en NE, bizarre mais tant mieux. Nous retrouvons le portant et la vie change. Le temps s'écoule lentement à l'abri du taud de soleil.

Le 19 décembre, à 10 h, nous pouvons enfin crier : « Terre, Terre. »

Des buildings, des merveilleux buildings plongés dans la brume. On se demande si on n'a pas fait une erreur quelque part car ça ressemble vachement à Manhattan de loin. C'était une belle traversée, hors du temps, sans réels ennuis et sans tempêtes. Nous sommes accueillis au ponton du Centro Nautico da Bahia au son des « batucadas » et de la samba. Un verre de Caipirinha, nous sommes heureux, heureux ! Le soir, nous savourons un steak-frites, on ne renie pas ses origines. Durant 2 mois, nous allons alterner des mouillages sauvages dans la « Baie de Tous les Seins », pardon Saints (Bahia de Todos Os Santos) et des retours dans la frénésie de Bahia. Il y a quelques années encore, le « Pelourinho » (le quartier historique dans la ville haute) était un véritable coupe-gorge. Grâce aux mesures prises par le nouveau maire, cela va mieux maintenant, quoi qu'il nous faille passer par la ville basse pour prendre l'ascenseur qui mène au Pelourinho. En soirée, nous pressons tellement le pas que l'on pourrait nous prendre pour des athlètes de marche. De toute façon, nous n'avons rien sur nous (pas de lunettes, pas de montre, pas de portefeuille) et là-bas, comme dans les autres pays pauvres, il n'y a pas de violence gratuite ; on vole parce qu'on n'a rien ! C'est au Brésil que la différence de richesses se fait le plus sentir. Il est courant d'apercevoir une belle maison gardiennée entourée de taudis. Encore plus dingue : la zone centrale séparant la « 4 voies » est occupée par les « favellas ». Comme quoi, les hommes sont égaux, mais il y en a qui sont plus égaux que d'autres.

• René Van Bever

Les DVD du voyage de Caredas peuvent être obtenus sur le site web www.lagrandeparenthese.com